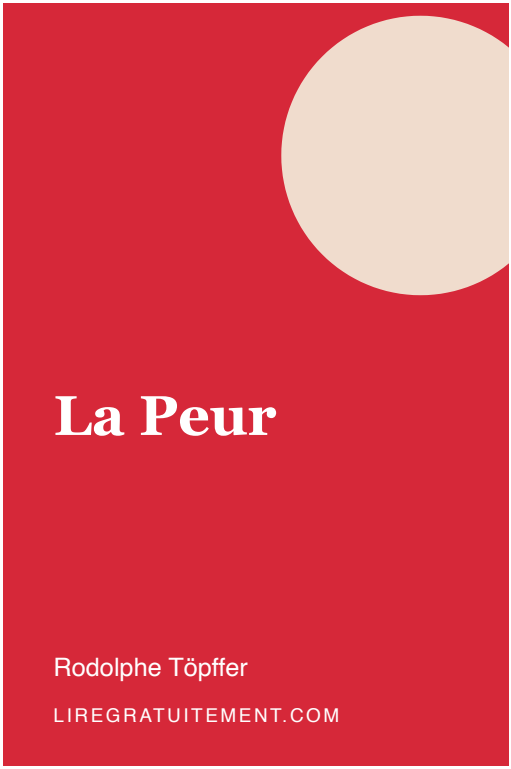


La Peur (Töpffer)

Rodolphe Töpffer

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

LA PEUR.

Aux portes de la ville de Genève, l'Arve, torrent qui descend des glaciers de la Savoie, vient unir ses eaux fangeuses aux ondes limpides du Rhône. Les deux fleuves cheminent longtemps sans confondre leurs eaux ; en sorte que c'est un spectacle curieux, pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, que de voir couler parallèlement dans un même lit une onde bourbeuse et des flots d'azur.

La langue de terre qui sépare ces deux rivières, près du pont où elles se réunissent, forme un petit delta, dont la base, large de quelques centaines de pas seulement, est occupée par le cimetière de la ville. Derrière ce lieu sont des jardins plantés de divers légumes, et arrosés au moyen de grandes roues qui élèvent les eaux du Rhône et qui les distribuent dans une multitude de rigoles qui s'entre-croisent. Quelques cultivateurs habitent seuls cette étroite plaine, que termine un bois de saules, puis une grève stérile. C'est à l'extrémité de cette grève que les deux rivières se réunissent et courent s'encaisser entre des rochers vermoulus qui bornent l'horizon.

Quoique voisin d'une ville populeuse, ce lieu présente un aspect mélancolique qui en écarte la foule. À la vérité, quelquefois une bande joyeuse d'écoliers parcourt les rives du fleuve, et, séduite par cet attrait de liberté qu'offrent les lieux déserts, vient camper sur la grève dont j'ai parlé ; mais plus souvent on n'y rencontre que quelques promeneurs isolés, et plutôt de ceux qui aiment à se soustraire aux regards et à rêver avec eux-mêmes. Il

n'est pas rare que des malheureux, fatigués de vivre, y soient venus chercher la mort dans les flots.

J'avais environ sept ans lorsque je parcourus ce petit pays pour la première fois, tenant par la main mon aïeul. Nous marchions sous l'ombrage de grands hêtres, dans les rameaux desquels il me montrait, du bout de sa canne, les petits oiseaux qui sautaient de branche en branche. — « Ils jouent, lui disais-je. — Non, mon enfant, ils vont par la plaine d'alentour chercher de la nourriture pour leurs petits, et ils la leur apportent, et puis repartent pour recommencer. — Où sont-ils les petits oiseaux ? — Ils sont dans leurs nids, que nous ne voyons pas. — Pourquoi ne les voyons-nous pas ?... »

Pendant que je faisais ces questions enfantines, nous avions atteint l'extrémité de cette allée d'arbres que termine un gros portail en maçonnerie. Par la porte qui se trouvait entr'ouverte, on apercevait au delà quelques cyprès et des saules pleureurs ; mais dans le fronton du portail était incrustée une grande inscription en lettres noires sur un marbre blanc. Cet objet, singulier pour un enfant, me frappa. — « Qu'est-ce ? dis-je à mon grand-père. — Lis toi-même, me dit-il. — Non, repris-je, lisez, grand-père ; » car il y avait dans l'impression que j'avais reçue quelque chose qui me rendait craintif.

« C'est la porte du cimetière, me dit-il, l'endroit où l'on porte les morts. Cette inscription est un passage de la Bible :

HEUREUX CEUX QUI MEURENT AU SEIGNEUR ; ILS SE REPOSENT DE LEURS TRAVAUX, ET LEURS ŒUVRES LES SUIVENT.

« Cela veut dire, mon enfant..... — Mais où est-ce qu'on les porte ? dis-je en l'interrompant. — On les porte dans la terre. — Pourquoi, grand-père ? Leur fait-on du mal ? — Non, mon enfant, les morts ne sentent plus rien dans ce monde-ci. »

Nous dépassâmes le portail, et je ne fis plus de questions. De temps en temps je retournais la tête du côté de la pierre blanche, rattachant à cet objet toutes sortes d'idées sinistres sur les morts, sur les sépulcres, et sur les hommes en manteau noir que j'avais souvent rencontrés dans les rues portant des bières couvertes d'un linceul.

Mais le soleil brillait, et je tenais la main de mon aïeul ; ces impressions s'affaiblirent devant d'autres, et quand nous eûmes atteint les bords du Rhône, la vue de l'eau, et surtout celle d'un homme qui pêchait, attirèrent toute mon attention.

Les eaux étant basses, cet homme, chaussé de grandes bottes en cuir, s'était avancé au milieu du courant. — Voyez, grand-père, il est dans l'eau ! — C'est un homme qui prend du poisson ; attendons un moment, tu le verras bouger dès qu'il sentira quelque chose au bout du fil.

Nous restâmes ainsi à le regarder : mais l'homme ne bougeait point. Peu à peu je me pressais contre mon aïeul, et je serrais sa main avec plus de force, car l'immobilité du pêcheur commençait à me paraître étrange. Ses yeux fixés sur le bout du fil, ce fil qui plongeait mystérieusement sous l'eau, le silence de cette scène, toutes ces choses agissaient sur ma frêle imagination, déjà ébranlée par la vue de l'inscription en lettres noires. À la fin, par une illusion bien ordinaire, mais nouvelle pour moi, le pêcheur me parut descendre la rivière, et le bord opposé se mouvoir en re-

montant le courant. Alors je tirai mon grand-père par la main, et nous poursuivîmes notre promenade.

Nous longeâmes la rive sous les saules qui ombragent le sentier. Ils sont vermoulus, percés de pourriture ; une mousse vive rajeunit leur base, tandis que de leur tête décrépite s'échappent de flexibles branches qui s'abaissent sur le fleuve. Nous avions à notre droite le Rhône, à gauche les jardins dont j'ai parlé. La roue qui élève l'eau dans de petites auges, d'où elle retombe dans une rigole, m'intéressa beaucoup ; néanmoins, dans la disposition où j'étais, j'aimais mieux n'être pas seul à contempler l'immense machine tournante ; d'ailleurs le pêcheur était toujours là-bas, immobile. Enfin nous le perdîmes de vue, et nous arrivâmes à la grève qui termine la langue de terre. Mon grand-père me fit remarquer dans le gravier une foule de pierres plates et rondes, et m'apprit à les faire voler sur la surface de l'eau, en sorte que j'avais complètement oublié le portail, le pêcheur et la roue.

Il y avait sur le rivage une petite anse remplie d'une eau claire et peu profonde. Mon grand-père m'invita à m'y baigner, et m'ayant ôté mes vêtements, il me fit entrer dans l'eau. Lui-même s'assit au bord, et, appuyant son menton sur le pommeau d'or de sa vieille canne, il me regardait jouer. Je vins à porter mes regards sur sa figure vénérable, et je ne sais pourquoi c'est sous cette image qu'il est resté depuis empreint dans mon souvenir.

Nous fîmes le tour de la pointe pour longer au retour la rive de l'Arve. La sécurité était revenue, et le bain m'avait mis en train. Je jouais avec mon grand-père, le tirant par le pan de son habit, jusqu'à ce que lui, se retournant subitement, feignît de me poursuivre en grossissant sa voix. Quand nous atteignîmes le bois de saules, il se mit à se cacher derrière les arbres, et moi à le cher-

cher avec un plaisir mêlé d'émotion, me livrant à une joie éclatante lorsque j'avais trouvé sa cache, ou seulement lorsqu'il était trahi par le bout de sa canne ou de son chapeau.

Un moment je perdis sa trace, et, le cherchant d'arbre en arbre, je m'enfonçai dans le bois sans le retrouver. J'appelai, il ne répondit point. Alors, précipitant ma course et me dirigeant du côté où le taillis me semblait le moins sombre, je manquai le sentier, et je me trouvai sur le rivage, en face d'un objet dont la vue me remplit d'horreur.

C'était la carcasse d'un cheval gisant sur le sable. L'orbite profonde des yeux, le trou des naseaux, la mâchoire décharnée, ouverte comme par un bâillement infernal, et présentant un hideux râtelier, me firent une impression si soudaine et si forte, que je m'écriai de toute ma force : « Grand-père ! oh ! grand-père !... » Mon grand-père parut ; je me jetai contre lui, et je l'entraînai loin de ce lieu d'effroi.

Le soir, quand on me fit coucher, j'étais fort inquiet, agité, redoutant le moment où l'on me laisserait seul, J'obtins que la porte de la chambre, qui donnait sur celle où mes parents étaient à souper, demeurerait entr'ouverte, et le sommeil me délivra bientôt de mes terreurs.

L'année suivante mon aïeul mourut. Sa disparition ne me frappant par aucune image sensible, j'en fus moins touché que de la douleur de mon père, dont l'abattement et la tristesse me faisaient pleurer. On m'habilla de noir, l'on entoura mon chapeau d'un crêpe, et quand vint le jour des funérailles, je dus suivre le cercueil avec les hommes de la famille, tous comme moi revêtus de longs manteaux noirs.

Au sortir de la maison, je n'osai pas demander à mon père où l'on allait ; car, outre que son chagrin me rendait timide, j'étais moins familier avec lui que je ne l'avais été avec mon aïeul : c'est le cas ordinaire des enfants. J'avais oublié ce que ce dernier m'avait dit des morts et de la terre où on les porte, en sorte que je m'acheminais plutôt curieux qu'inquiet ; et lorsque j'eus entendu derrière moi mes grands-parents qui s'entretenaient de choses indifférentes tout en saluant les passants, la cérémonie cessa tout à fait de me paraître lugubre.

Àla porte de la ville, le factionnaire présenta les armes, et les soldats du poste se mirent en ligne pour faire de même. Je ne savais pas que ce fût pour nous, mais j'y trouvais une distraction très-agréable. Néanmoins un des soldats, que je considérais de toute mon attention à cause de sa figure martiale, se mit à sourire en me regardant ; je crus qu'il riait de mon accoutrement, en sorte que je rougis, et je continuai à rougir toutes les fois que les regards des passants s'arrêtaient sur moi.

Pendant que j'étais distrait par ces choses et par mille autres riens qui s'offraient à ma vue, je ne m'étais pas aperçu de la direction qu'avait prise le convoi. Tout à coup me retrouvant sous l'allée de hêtres, en face du gros portail, les impressions de l'année précédente se représentèrent à mon imagination, et je ne doutais plus que je ne fusse acteur dans une de ces scènes de mort et de sépulcres dont le mystère lugubre m'avait souvent causé tant de trouble.

Dès ce moment ma pensée se reporta sur mon grand-père, que je savais être dans le cercueil ; je compris qu'on le portait dans la terre, comme il m'avait dit qu'on pratiquait à l'égard des morts, et, dans l'impuissance où j'étais encore de me figurer un cadavre,

je me le représentais couché tout vivant dans l'étroite bière, et j'attendais avec anxiété de voir ce qu'on allait lui faire. Quoiqu'un peu de curiosité se mêlât à la crainte que j'éprouvais, j'espérais bien que tout se passerait à distance, et que l'on ne franchirait pas le portail. Mais il en fut autrement.

Je n'avais jamais vu de cimetière, et comme je m'étais représenté ce lieu funèbre sous un aspect effrayant, je fus assez rassuré lorsque, étant entré, j'aperçus des arbres, des fleurs, et les rayons d'un beau soleil qui doraient la surface d'une grande prairie. Aussitôt des images plus douces s'offrirent à mon esprit, entre autres celle de mon grand-père, telle qu'il m'était apparu l'année précédente au bord de la petite anse. Je me le figurai habitant cette prairie, et s'y reposant au soleil, comme c'était sa coutume aux beaux jours d'août ou de juillet. Je venais d'être si agité, que, par une réaction naturelle, la paix et le calme renaissaient rapidement dans mon cœur.

Toutefois diverses choses me causaient encore quelques inquiétudes. Nous dépassions de temps en temps des pierres avec des inscriptions, et de petits enclos entourés de balustres noirs. Près de l'un d'eux, j'avais remarqué de loin une femme dans une attitude de recueillement. Je m'attendais à ce qu'elle tournerait la tête pour nous voir passer : mais, penchée sur l'enclos, elle n'en détourna point ses regards, et un sanglot étouffé, qui me parut venir du côté où elle était agenouillée, me jeta dans une agitation extrême. En effet, la voyant immobile, je me figurai bientôt que le sanglot partait de dessous l'herbe qui était dans l'enclos, et l'image d'un mort gémissant sous le poids de la terre me glaça d'épouvante.

Pendant que j'étais ainsi ébranlé, j'aperçus en avant du convoi deux hommes qui paraissaient nous attendre. À mesure que nous approchions, leur figure hâlée, leurs traits rudes, leur air silencieux, me faisaient une impression plus sinistre ; mais lorsque, arrivé près d'eux, le cercueil s'arrêta, et que j'eus vu des pelles, des pioches et un grand trou dans la terre, mes yeux se troublèrent et je sentis mes jambes chanceler sous moi. Ces hommes affreux prirent le cercueil par les deux bouts, ils le déposèrent dans le trou, et, saisissant leurs pelles, ils firent rouler dessus la terre amoncelée sur les bords de la fosse. Au bruit retentissant des cailloux et des os qui tombaient sur le bois, mon imagination mêlait des sanglots, des cris, des gémissements ; et, quand le bruit devint plus sourd, je croyais entendre encore les râlements étouffés de mon grand-père.

Quelques instants après, nous étions de retour au logis. Mon père se livra à une violente douleur, et je m'y associai, persuadé qu'il pleurait sur le supplice de mon pauvre grand-père oppressé sous la terre.

Il faut que je sois né peureux. Ces impressions sont demeurées ineffaçables, et prêtes à se réveiller dans la nuit et la solitude, toutes les fois du moins que l'absence d'une pensée, d'un sentiment ou d'un but précis leur ouvrait un libre accès dans mon âme. Mais je reprends le récit des circonstances qui, à peu d'années de là, me livrèrent à des émotions bien plus fortes encore.

C'était aux premiers jours de mon adolescence. Comme il arrive quelquefois à cet âge, l'amour, dans toute la vivacité de ses premières atteintes, s'était emparé de mon jeune cœur. Tout entier à mes chères pensées, sans cesse préoccupé de douces chimères, j'étais devenu rêveur, taciturne, inappliqué. Aussi mon

père s'en chagrinait, et mon régent affirmait que je n'avais aucune aptitude pour les langues mortes.

Amour d'adolescent, ai-je dit. En effet, je brûlais pour une personne qui aurait pu à la rigueur être ma mère, et c'est pourquoi j'avais soin de cacher à tous les regards ma secrète flamme, que le mystère entretenait, vive et pure, tandis que la moquerie l'eût éteinte.

La dame de mes pensées était une belle personne qui habitait la même maison que nous. Elle venait souvent chez mes parents, et, grâce à mon âge, j'allais librement chez elle. À mesure que je m'éprenais davantage, je trouvais des prétextes pour m'y rendre plus souvent, pour y rester plus longtemps ; à la fin j'y passais mes journées. Debout à ses côtés pendant qu'elle travaillait à quelque ouvrage d'aiguille, faute d'oser soupirer, je jasais, je tenais son écheveau, ou je courais après son peloton s'il venait à rouler sur le plancher. Que si quelque soin domestique l'appelait à sortir de la chambre, je profitais des instants pour baiser avec transport les objets qu'elle avait touchés, je passais mes mains dans ses gants, et, pour que le chapeau qui avait pressé ses cheveux pressât aussi les miens, me voilà affublé d'un chapeau de femme, ayant horriblement peur d'être surpris, et rougissant de ma rougeur même.

Hélas ! une si belle passion devait être malheureuse. Par une plaisanterie que je prenais au sérieux, cette demoiselle m'appelait son petit mari. Ce titre était mon privilége, je ne le partageais avec aucun autre, et cela seul suffisait pour me le rendre infiniment cher. Un soir, beau et pimpant, je montai chez la dame de mes pensées, qui m'avait elle-même convié, pour ce soir-là, à une réunion de famille. J'entrai glorieux dans le salon ; l'assemblée

était nombreuse. Par une préférence délicate qui offensa gravement plusieurs grands-parents, je n'eus de saluts et de civilités que pour ma belle voisine, à qui je consacrai toute l'amabilité et les agréments dont je pouvais disposer, lorsqu'un grand jeune homme qu'on venait d'introduire, après m'avoir hautement déplu en détournant de moi l'attention de ma souveraine, se prit à me dire : — Ah ça, vous êtes le petit mari : moi, je vais être le grand… J'espère que nous vivrons bien ensemble.

Tout le monde se mit à rire, surtout lorsqu'on m'eut vu retirer avec humeur ma main qu'il avait prise, et lui lancer un regard de tigre. À ce rire, le dépit, la honte et le trouble me suffoquant, je sortis brusquement.

Je n'osai pas rentrer tout de suite chez mon père, et d'ailleurs je n'avais qu'une envie, celle de me livrer loin de tout regard à la douleur que je ressentais. Dès que je fus seul et dans la campagne, mes larmes coulèrent.

J'étais ridicule, et pourtant bien à plaindre. Sans doute ma passion était sans but, sans espoir, même à mes propres yeux ; mais, tout innocente et précoce qu'elle fût, elle était pure, sincère, pleine de fraîcheur et de séve, et depuis quelque temps elle formait ma vie. Je savais bien qu'il me fallait quitter le collége avant de songer au mariage, aussi je n'y songeais point, mais qu'un autre épousât celle à qui j'avais avec délices consacré mon servage, c'était bien pour lors le plus fatal événement qui pût détruire ma félicité.

En proie au regret, au dépit, et à d'autres passions jalouses et colères, je n'avais remarqué ni l'heure avancée, ni la direction que prenaient mes pas vers des lieux qu'en d'autres temps je

n'eusse point choisis pour une promenade nocturne ; mais je fus ramené à moi-même, comme par un coup de foudre, lorsque, l'horloge s'étant mise à sonner, je crus avoir compté douze coups… Les portes de la ville m'étaient fermées depuis une heure.

J'espérais m'être trompé, et je courais déjà de toute ma force, lorsque la cloche lointaine d'un village se fit entendre ; je comptai avec une horrible anxiété neuf, dix, onze coups… le douzième vint m'achever. Rien n'est inexorable comme une horloge.

J'avoue qu'en cet instant j'oubliai mes amours ; mais ce ne fut point pour retrouver le repos, car la pensée de l'angoisse où allait être plongée ma famille vint me livrer au plus affreux tourment. Ils me croiraient perdu, mort, et, dans ma simplicité, j'allais jusqu'à craindre qu'ils ne liassent ma disparition au récit qu'on me manquerait pas de leur faire, chez nos voisins, de ma honte, de mon désespoir et de ma brusque sortie.

Mais où croit-on que m'avaient porté mes pas ? Sous les saules, dans le sentier, à cette place d'où, six années auparavant, j'avais considéré le pêcheur. C'est là que je sanglotais, sans savoir quel parti prendre. Néanmoins mon esprit, tout entier au milieu de ma famille, n'était point encore dominé par la peur ; et d'ailleurs, au travers de mes larmes, je voyais briller à l'autre rive une lumière qui me tenait compagnie sans que je m'en doutasse.

Cette lumière, en s'éteignant bientôt après, me donna le premier sentiment de ma solitude. Au moment où elle disparut, je retins machinalement mes sanglots, et je retrouvai le silence et la nuit. En regardant autour de moi dans l'ombre, j'entrevis des formes que l'éclat de la petite lumière avait d'abord éclipsées, et,

pendant que je me livrais à cet examen, les larmes tarissaient tout à fait à mes paupières.

Je ne tardai pas à oublier aussi ma famille, et bien malgré moi, car je faisais tous mes efforts pour y retenir ma pensée, qui commençait à errer avec crainte dans l'ombre d'alentour. Comme je prévis que chaque instant allait ajouter aux terreurs dont j'étais menacé, je m'étendis tout doucement sous la haie qui me séparait des jardins, bien décidé à m'endormir.

L'idée était bonne, mais l'exécution difficile. À la vérité, mes yeux étaient clos ; mais ma tête veillait plus qu'en plein jour, et mes oreilles bien ouvertes me transmettaient, avec les moindres bruits, des images effrayantes qui écartaient toujours plus le sommeil de mes paupières. Aussi, voyant l'inutilité de mes efforts, j'inventais des expédients pour dérober mon esprit aux visions, en le fixant sur quelque chose. Je me donnai la tâche de compter jusqu'à cent, jusqu'à deux cents, jusqu'à mille ; mais mes lèvres seules se chargeaient de la besogne, et mon esprit les laissait faire.

J'en étais au nombre deux cent quatre-vingt-dix-neuf, lorsque j'entendis, à deux pas de moi, un frémissement dans le feuillage ; je précipitai mon compte avec plus de vitesse encore, afin de dépasser le plus promptement possible certaines idées de couleuvres froides et de crapauds à yeux fixes, vers lesquelles mon esprit inclinait évidemment. Mon émotion ne fit qu'en redoubler, et ce frémissement ne tarda pas à revêtir des figures si étranges, si fâcheuses, qu'à la fin il me devint avantageux de rebrousser, même vers les couleuvres. « Après tout, me disais-je, les couleuvres n'ont rien de si abominable ; elles sont innocentes, les couleuvres, et surtout (oh ! que cette idée me vint à propos !) si ce

n'est qu'un lézard. » Ici le frémissement se fit entendre de nouveau et de plus près ; je me crus happé, avalé, broyé, en sorte que, m'étant levé en sursaut, je franchis la haie, si épouvanté du bruit et du mouvement que je faisais, que je sentais à peine la pointe des épines qui déchiraient ma peau.

Quand je fus de l'autre côté, j'éprouvai un grand soulagement. Je me trouvai au milieu des laitues, des choux, des rigoles ; toutes choses qui, en me rappelant le travail de l'homme, diminuaient d'autant le sentiment de ma solitude. Je me souviens que j'essayai de prolonger le mieux que je ressentais, en me représentant les détails de la culture auxquels j'avais assisté souvent à cette place même : les hommes bêchant au soleil, les femmes cueillant des légumes, les enfants arrachant les mauvaises herbes, toute une idylle enfin. Seulement j'évitais de songer aux arrosements, crainte de songer en même temps à la grande roue, qui dans ce moment ne gesticulait pas bien loin de moi.

Et puis, j'étais sous la voûte du ciel, qui seule, durant la nuit, n'inspire point de frayeur. J'avais autour de moi de l'espace et quelque clarté. S'il vient, pensais-je, je le verrai venir.

S'il vient ! Attendiez-vous quelqu'un ? — Sans aucun doute. — Et qui ? — Celui qu'on attend quand on a peur.

Et vous, n'eûtes-vous jamais peur ? Le soir, autour de l'église, à l'écho de vos pas ; la nuit, au plancher qui craque ; en vous couchant, lorsque, un genou sur le lit, vous n'osiez retirer l'autre pied, crainte que, de dessous, une main… Prenez la lumière, regardez bien : rien, personne. Posez la lumière, ne regardez plus : il y est de nouveau. C'est de celui-là que je parle.

Je restais donc immobile au milieu de cette plaine ; mais déjà l'idée de l'espace que j'avais autour de moi, après m'avoir soulagé, commençait à influer sur mon esprit d'une manière fâcheuse, non pas tant en avant, où rien ne pouvait échapper à mes regards, mais derrière, de côté, et partout où ils ne plongeaient pas ; car, quand on le sent venir, c'est toujours du côté où l'on ne regarde pas. Je me tournais donc souvent, et subitement, comme pour le surprendre ; puis je me retournais bien vite, pour ne pas laisser l'autre côté sans surveillance. Ces mouvements bizarres me faisant peur à moi-même, je croisai les bras, et je commençai à me promener en ligne droite, au grand détriment des choux et des laitues, car pour un empire je n'aurais dévié vers le bocage et les sentiers.

Encore moins aurais-je dévié vers l'autre côté de cette petite plaine, car c'était là que, dans mon enfance, j'avais vu, étendu sur la grève… Aussi, bien que du coin de l'œil je donnasse une attention particulière à ce côté de l'espace, j'évitais d'y regarder en face, et surtout de me rendre compte des motifs qui m'en tenaient éloigné.

Mais cet effort même tournait contre moi. En repoussant le monstre, je lui donnais de la prise ; en voulant l'écarter de ma pensée, je l'y amenais… déjà il en forçait l'entrée. C'était un affreux assemblage d'os et de dents, un œil sans regard, une bête toute de côtes et de vertèbres qui se mouvaient et craquaient en trottant vers moi. Et j'en étais à lutter de très-près, lorsque, par l'effet du chemin que j'avais fait, les immenses bras de la grande roue m'apparurent tout à coup, à quelques pas, tournoyant mystérieusement dans l'ombre. J'eus le temps de pressentir quel affreux rapprochement allait s'opérer ; aussi, recueillant tout ce qui

me restait de sang-froid, je rebroussai doucement, et je me mis à siffler d'un air dégagé. Quand un homme qui a peur en est à siffler, l'on peut compter qu'il est extraordinairement bas.

Je n'eus pas plus tôt rebroussé, que le rapprochement se fit de la roue et du monstre aux vertèbres. Je l'entendis galoper, je sentis son haleine et le crus sur mon dos. Je voulus tenir ferme et ralentir ma marche, comme pour lui imposer : mais, cet effort étant au-dessus de mes forces, je hâtai le pas, je courus, je volai jusqu'au pied d'un mur qui me barrait le chemin. Là je me retournai haletant.

Un mur, c'est quelque chose en pareil cas. D'abord, c'est un mur : chose blanche, compacte, sans mystère ; chose qui change en réalité palpable l'espace indéfini, peuplé d'apparences, domaine des fantômes ; ensuite, je pouvais m'appuyer contre, et de là voir venir ; c'est ce que je fis.

En me retournant, je n'avais vu que l'ombre et le vide : mais la bête n'en vivait pas moins dans mon imagination, et je la supposais prête à fondre sur moi de tous les points dont la nuit ou les objets me voilaient la vue. C'est ce qui fut cause que mes terreurs commençaient déjà à se porter sur le revers du mur auquel j'étais adossé, lorsqu'à un bruit, que je crus être parti de ce côté, elles s'y concentrèrent toutes.

C'était un bruit semblable à celui que font entendre les chouettes ; nul doute que ce ne fût la bête..... Je la sentais, je la voyais grimper de l'autre côté du mur, et insérant les os de ses doigts entre les jointures des pierres ; en sorte que, les regards enchaînés au sommet de la muraille, je m'attendais de seconde

en seconde à voir sa tête s'avancer lentement, et les deux orbites fixer sur moi leur regard immobile et cave.

Cette situation devenant intolérable, l'angoisse me poussa à sa rencontre. J'aimais mieux encore l'aller trouver que de l'attendre fasciné et palpitant. Je m'aidai donc des rameaux de quelques pêchers adossés à la muraille, et je grimpai ainsi jusqu'au sommet, que j'enfourchai.

Point de bête ! Quoique je m'y attendisse parfaitement, j'eus tout le plaisir de la surprise. Les peureux prêtent l'oreille à deux voix qui se contredisent, celle de la peur et celle du sens commun, en sorte qu'écoutant tantôt l'une, tantôt l'autre, ou toutes les deux en même temps, ils sont sujets aux plus étranges inconséquences.

Au lieu de la bête, je voyais une plaine entourée de murailles, plus loin des arbres, et, au delà, la ville, dominée par la grosse tour de Saint-Pierre.

La vue de la ville me fit plaisir ; mais il n'y avait pas une lumière aux maisons, et la tour de Saint-Pierre ne me présentait rien de bien rassurant, lorsque le carillon de l'horloge se fit entendre…

Toutes mes terreurs s'envolèrent subitement. Ce son si connu me transporta comme en plein jour, et l'idée que d'autres écoutaient avec moi me fit perdre tout à fait le sentiment de mon isolement. Je redevins calme, brave, hardi… mais pour fort peu de temps. Le carillon se tut, l'horloge sonna deux heures, et toute la nature, qui m'avait semblé écouter le carillon avec moi, me parut de nouveau reporter toute son attention sur moi, perché là-haut sur ma muraille. Je me faisais petit, je m'effaçais, je me couchais

de tout mon long sur cette crête étroite : impossible d'échapper aux regards. Les choux, les choux eux-mêmes, plantés en longues files, me semblaient des têtes alignées, des bouches ricanantes, des milliers d'yeux fixés sur ma personne. Je préférai donc redescendre, et, à cause de la grande roue, je descendis sur le revers opposé de la muraille.

J'avais fait quelques pas avec assez de bonheur lorsque je vins à me heurter contre un objet que mes yeux n'avaient pu distinguer de la noirceur de l'ombre. Au choc subit, je poussai un cri, croyant que c'était la bête elle-même ; mais lorsque, revenu de cette première impression, j'eus touché des balustres noirs, une sueur froide parcourut tout mon corps. J'étais dans le cimetière !

Àcette soudaine idée, mille visions effrayantes s'élevèrent devant moi, jaillissant comme du sein d'une lueur bleuâtre qui leur prêtait une pâleur sépulcrale. C'étaient des spectres vermoulus, des crânes, des os, une femme noire, d'affreux fossoyeurs… Mais la plus horrible de toutes, celle qui finit par éclipser les autres, c'était celle de mon grand-père à moitié caché sous la terre. Ses traits défigurés présentaient des os creusés, des orbites vides ; sa bouche dépouillée de dents semblait étouffer sa plainte, et de ses bras décharnés il écartait avec effort une poussière immonde.

Hors de moi, je marchais rapidement, comme pour m'éloigner de ces pensées en même temps que des balustres noirs ; mais, à mesure que je marchais, le spectre sortait de sa fosse ; il tournait ses orbites sur la plaine, il m'avait reconnu ; déjà il allongeait sur ma trace son pas sourd et mystérieux, et, comme si à chaque seconde il eût été sur le point de m'atteindre, mon cœur battait avec violence. Tout à coup mon chapeau tombe, et je sens sa main froide et dure s'appesantir sur ma tête… « Grand-père ! oh !

non, grand-père ! » m'écriai-je en fuyant de toute la vitesse que me permettait le délire de la plus affreuse terreur.

C'étaient les branches inférieures d'un saule, contre lesquelles ma tête était venue se heurter.

Au mouvement de ma fuite, au bruit de mes pas, surgissaient mille autres spectres, et j'en sentais déjà une armée à ma poursuite, lorsque, ayant franchi enfin le portail, je continuai de courir jusqu'aux portes de la ville. « Qui vive ? » cria la sentinelle.

Àcette voix d'homme, adieu fantômes, spectres, monstres, couleuvres. « Ami ! » répondis-je d'un accent presque passionné. Une heure après, j'étais rendu à ma famille.

Cette crise me fit grand bien. J'oubliai mes amours, et je retrouvai mon chapeau.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Peur_%28T%C3%B6pffer%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.